

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'art de la défaite Considérations stylistiques

Hubert Aquin

Volume 7, numéro 1-2 (37-38), janvier-avril 1965

1837-1838

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aquin, H. (1965). L'art de la défaite : considérations stylistiques. *Liberté*, 7(1-2), 33-41.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1965

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

HUBERT AQUIN

L'art de la défaite

Considérations stylistiques

*"Mon nom: offensé; mon prénom: humilié;
mon état: révolté..."*

Aimé Césaire

La rébellion de 1837-1838, véritable anthologie d'erreurs sanglantes, de négligences et d'actes manqués, a été conduite et vécue par les Patriotes comme une guerre perdue d'avance. Les théories de Clausewitz et de Moltke sont enfoncées à jamais par les faits d'armes de notre chère rébellion, en cela, au moins, que le coefficient d'inpondérable propre à toute lutte armée y était absolument nul. Tout était prévisible, tout ! Et tout a été prévu; rien n'a été laissé au hasard (car il faut se méfier du hasard occasionnellement propice à la victoire !). La rébellion de 1837-1838 est la preuve irréfutable que les Canadiens français sont capables de tout, voire même de fomenter leur propre défaite...

Mais, me direz-vous, les Patriotes ne possédaient pas un arsenal assez fourni pour affronter les troupes de Colborne; pas assez de fusils à deux coups, ni assez de poudre à canon, pas assez d'argent volé aux fabriques pour acheter des Winchester dans les grands magasins de Montréal, etc... Je les connais trop ces explications objectives de la défaite des Patriotes: manque de fusils, manque de cartouches, manque de canons, manque d'officiers de métier. Oui, je sais; Engels l'a écrit en toutes lettres cette belle excuse: "La violence n'est pas un simple acte de volonté, mais exige pour sa mise en oeuvre des conditions préalables, très réelles, notamment des instruments, dont le plus parfait l'emporte sur le moins parfait; et qu'en un mot la victoire de la violence repose sur la production d'armes, et celle-ci à son tour sur la production en général, donc..." Engels l'a écrit: donc, selon cette logique impérative, la seule erreur des Patriotes est de n'avoir pas établi, sur les bords du Richelieu, une grande manufacture d'armes à feu, celle-ci imbriquée logiquement dans un vaste complexe industriel qui aurait compris, en

outré, une fonderie (pour les canons), une usine de cartouches ainsi qu'une grande "filature" pour la confection en série d'uniformes de parade et de campagne pour les soldats et les officiers de l'armée du Bas-Canada. Bon, voilà pour la logique... que je salue bien bas mais ne comprends pas ! Car j'ai appris, d'autre part, que des paysans espagnols, moins instruits et moins bien armés que les Patriotes, ont fait reculer la Grande Armée de Napoléon, en pratiquant une petite guerre qu'on appelle depuis la guérilla. Cela c'est passé en 1810. "Pourtant, commente Frantz Fanon, l'armée française faisait trembler toute l'Europe par ses instruments de guerre, par la valeur de ses soldats, par le génie militaire de ses capitaines. Face aux moyens énormes des troupes napoléoniennes, les Espagnols qu'animait une fois inébranlable, découvrirent cette fameuse guérilla que, vingt-cinq ans plus tôt, les miliciens américains avaient expérimentée contre les troupes anglaises".¹ La fin de ce passage me plaît beaucoup: Frantz Fanon considère que les Américains en 1776, à deux pas de chez nous !, ont utilisé une guérilla avant la lettre contre les troupes loyales de Georges III, troupes au demeurant en tous points semblables à celles qui patrouillaient la vallée du Richelieu en 1837. Les Patriotes ne connaissaient pas le mot "guérilla", mais, chose certaine, les Patriotes étaient pour ainsi dire des amateurs de la révolution américaine: ils se remémoraient les épisodes de cette guerre d'indépendance et le succès final des "david" contre les "goliath", pour se remonter le moral (1A)

Nous savons maintenant que la répartition des munitions et des armes n'est pas indicative de l'issue des guerres révolutionnaires. J'irais plus loin: ce qui caractérise une guerre révolutionnaire, c'est cette inégalité d'armement et de moyens qui se trouve renversée, en cours de lutte, par la volonté d'indépendance de tout un peuple. Ceci ne veut pas dire que le choix des armes importe peu; non ! Il faut, à mesure que progresse le combat armé, s'approprier les armes de l'ennemi, mais jamais sa stratégie !

Au mois d'octobre 1837, les Patriotes n'étaient pas prêts au combat, en ce sens qu'ils manquaient de moyens matériels de

(1) in *Les Damnés de la Terre*, Frantz Fanon, p. 49.

(1A) "Les bonnes doctrines politiques des temps modernes, je les trouve condensées, expliquées et livrées à l'amour des peuples et pour leur régénération dans quelques lignes de la Déclaration d'indépendance de 1776 et de la Déclaration des Droits de l'Homme de 1789..." Louis-Joseph Papineau cité par Fernand Ouellet in *Cahiers de l'Institut d'histoire de l'université Laval*, No 1.

destruction et de lutte. D'autre part, ils avaient des chefs, des capitaines, des gens intelligents et lucides à leur tête; et ils avaient le peuple de leur côté et la plus grande cause du monde à défendre, celle de la liberté! De plus, les Patriotes connaissaient le pays et l'arrière-pays, les bons endroits et les forêts complices. Voilà que la bataille éclate, dans toute sa violence, à Saint-Denis; et les Patriotes, désarmés par la fuite de Papi-neau, armés tant bien que mal — n'oublions pas qu'ils en sont à leur première expérience et qu'ils ont de quoi avoir le vertige! — inaugurent la rébellion par une victoire incontestable contre les troupes anglaises commandées par Gore, un militaire d'expérience et qui est tenu en haute estime. Victoire exaltante et à juste titre: en termes de révolution nationale, cette victoire contenait des vertus motrices dont il fallait profiter pour mobiliser les esprits et les troupes. Mais déjà, à Saint-Denis, il se produit une chose étrange: ils n'osent pas, selon les mots mêmes de l'abbé Groulx, "profiter de leur victoire et donner la chasse aux compagnies de Gore en pleine déroute".² Première faille: étrange et mystérieuse déféctuosité collective dans un groupe qui a donné un exemple spectaculaire de cohésion et de lucidité. On se croirait à la représentation d'une tragédie classique, à l'instant où le chœur, instantanément et dans une invraisemblable simultanéité, a un blanc de mémoire: c'est un silence de mort. Que se passe-t-il exactement? Plus un mot ne sort d'aucune bouche; la tragédie se trouve si soudainement interrompue, que le public éprouve un malaise profond. Le chœur n'a plus de voix: comment tant d'hommes, au même moment, peuvent-ils oublier leur texte? A moins que... oui: à moins qu'il ne s'agisse pas d'un blanc de mémoire? Le chœur ne peut pas continuer parce que les autres acteurs n'ont pas dit les paroles qu'ils devaient dire; cette hypothèse nous permet de comprendre ce qui se passe sur la scène. Le chœur, figé de stupeur, ne peut pas enchaîner si l'action dramatique qui vient de se dérouler n'était pas dans le texte; les Patriotes n'ont pas eu un blanc de mémoire à Saint-Denis, mais ils étaient bouleversés par un événement qui n'était pas dans le texte: leur victoire! Ils étaient sûrs de mourir glorieusement sous le tir des vrais soldats; voilà qu'ils triomphent et ils ne savent plus quoi faire, surpris par l'invraisemblable, paralysés par une victoire nullement prophé-

(2) in *Histoire du Canada Français*, tome II, pp. 163-164.

tisée; ils sont muets de terreur, car la logique désormais veut qu'ils continuent la guerre. Avant, on se préparait à mourir avec honneur, mais puisqu'on vit, il faut déjà faire d'autres projets; il faut s'organiser comme une armée puisqu'on est devenu, sans s'en apercevoir, des vainqueurs! La troupe victorieuse de Saint-Denis n'a pas profité de sa victoire, parce qu'elle préparait, avec la joie des 47 ronins, sa défaite et son anéantissement. Chose certaine, elle ne croyait pas — cette troupe valeureuse — qu'elle commençait la guerre et que, par conséquent, elle devrait la poursuivre sans relâche. Conditionnés à la défaite comme d'autres le sont au suicide parce qu'ils ont de l'honneur, les Patriotes se sont vus soudainement obligés de survivre sans honneur, sans style et sans même l'espoir d'en finir un jour. Affreux moment de lucidité: je comprends alors qu'ils aient perdu pied et qu'ils aient été frappés de stupeur devant l'avenir déconcerté qui s'annonçait.

Entre le 23 et le 25 novembre, que s'est-il passé?

Un temps mort. Puis c'est la bataille de Saint-Charles: les vainqueurs de Saint-Denis, déphasés, se conforment secrètement aux canons inavouables de la guerre lasse. Les Anglais, comme toujours, font la guerre comme ils jouent au cricket. En bons colonisés, les Patriotes jouent à l'intérieur des lignes blanches et se comportent, avec une politesse de désespérés, en parfaits gentlemen. Pas de coups bas, pas de "furia francese"; pas de ruses ou si peu, pas de manières déplacées à table. On mange comme son hôte. On se bat comme lui: on fait la guerre aux Anglais exactement comme ils nous ont appris à faire la guerre, sous leurs ordres, aux Américains, en 1812. Comme dans tout sport violent, il y a des risques et parfois des accidents: well, c'est la rude loi du sport et il ne sera pas dit que nous sommes mauvais joueurs. Impassibles et désespérés, on continue la partie avec flegme mais sans imagination: on se fait pendre, mais l'arbitre a toujours raison; on perd, mais il n'y a pas de surprise à se faire battre. C'était connu d'avance, presque désiré. Et puis quand tout est fini, on continue de fraterniser avec le vainqueur qui d'ailleurs serait mal venu d'être mauvais joueur puisqu'on est si bons perdant...

"Mal enfermés dans des camps improvisés, ils y attendent gauchement l'ennemi, quand ils auraient pu lui faire la petite

guerre, le harceler sur les routes", écrit Lionel Groulx.⁵ Ce qui m'afflige dans cette rébellion, c'est justement cette passivité du vaincu: passivité noble et désespérée de l'homme qui ne s'étonnera jamais de perdre, mais sera désemparé de gagner. Ce qui m'afflige encore plus c'est que leur aventure ratée avec insistance véhémence, de génération en génération, l'image du héros vaincu: certains peuples vénèrent un soldat inconnu, nous, nous n'avons pas le choix: c'est un soldat défait et célèbre que nous vénérons, un combattant dont la tristesse incroyable continue d'opérer en nous, comme une force d'inertie. Ce n'est pas une petite affaire, à ce moment-là, d'entreprendre une révolution nationale que nos ancêtres ont si parfaitement ratée. Ils l'ont même ratée avec un courage exemplaire. Désespérés, les Patriotes l'ont été avec une persévérance aberrante: ils ont fait la guerre, mais jamais on ne pourra leur reprocher d'avoir voulu la victoire à tout prix! C'est là, sans doute, ce qui explique leur blanc de mémoire, après la victoire de Saint-Denis, et le style suicidaire de leur art militaire. Leur rébellion, si tragique dans son désordre, ressemble à l'entreprise poétique d'un homme

- (5) in *Histoire du Canada français*, tome II, p. 163. La "petite guerre", dont parle Lionel Groulx, convenait à plusieurs égards à la situation de 1837. Ainsi quand les troupes rebelles sont dispersées, quand le nombre des soldats ne commande pas la victoire..." alors, c'est précisément grâce à leur faiblesse en effectifs, que les détachements de partisans peuvent opérer à l'arrière de l'ennemi, apparaissant et disparaissant comme par magie. Les insuffisances mêmes des détachements de partisans peuvent permettre de prendre l'initiative. Une si large liberté de mouvement est impossible aux troupes régulières, trop massives. Le problème de l'initiative a une signification très importante dans la guerre de partisans... L'initiative n'est jamais donnée toute prête, il faut lutter consciemment pour la conquérir". Ces considérations tactiques qui rejoignent la pensée précise de Lionel Groulx (quant au type de guerre que les Patriotes auraient dû mener), ont été écrites par Mao Tsé-Toung, Vladimir Dedijer, un compagnon d'armes de Tito, décrit la tactique des partisans yougoslaves dans les termes suivants: "Notre tactique était d'attaquer la nuit, de résister le plus possible en refusant la bataille de front et de détruire les communications..." (in Tito parle, p. 193). La "petite guerre" à laquelle Lionel Groulx a fait allusion, est une invention du plus faible: ce n'est pas une recette magique, mais la manifestation multiforme et imprévisible du vouloir-vivre de celui qui manque d'armement, de munitions et qui manque de force et d'organisation. La guérilla n'est rien d'autre que la ruse infiniment recommencée de celui qui commence un combat pour lequel il n'est pas encore prêt. "Il s'agirait non pas de braver un ennemi en possession de ses moyens, mais, en intervenant, d'aggraver son désordre. Il s'agirait non de tenir, mais de pousser dans tous les sens, en face d'un ennemi inquiet et désorganisé..." (in *Histoire de la Libération de la France* par Robert Aron, p. 292, Paris 1959).

devenu indifférent quant aux modalités de son échec. Peut-on commettre une telle somme d'erreurs de stratégie primaire quand on est Wolfred Nelson, Chénier ou J.J. Girouard? Non. Leurs erreurs dépassent la notion même d'erreur, leurs désordre opérationnel ne se compare pas à d'autres types de désordre: en fait, leur échec — j'ose à peine le dire — a l'air d'un échec longuement prémédité, d'un chef d'oeuvre de noirceur et d'inconscience. Ces hommes que je ne peux pas m'empêcher d'aimer, même si cela me fait mal, ces hommes ont voulu en finir avec l'humiliation qui nous accable encore aujourd'hui. Tout le Bas-Canada s'est aboli dans la représentation insupportable de sa propre défaite. Nos Patriotes ont été des hommes, en cela au moins qu'ils sont allés jusqu'au bout de leur être-pour-la-défaite.

Les Patriotes n'ont pas raté leur entreprise parce qu'ils manquaient de talent, ni faute de connaissance en art militaire, ni même faute d'argent: ils ont pris les armes avec une joie profonde et avec la certitude d'en finir avec une longue agonie.

"Il est indispensable de gagner la première bataille", écrit Mao-Tsé-Toung. "L'issue de cette première bataille exerce une influence énorme sur l'ensemble de la situation et cette influence se fait sentir jusqu'au dernier combat".³ Et dire que les Patriotes ont gagné leur première bataille! Dire qu'ils se sont conformés en cela à une loi de la guerre révolutionnaire, loi infuse et non-écrite que Mao-Tsé-Toung a formulée, comme un poème lapidaire, plus d'un siècle plus tard! Somme toute, la mise à feu de la guerre de libération nationale a été parfaitement réussie à cette première bataille de Saint-Denis. Quel début fulgurant pour une armée informe de Patriotes et quel beau départ; le premier acte de la rébellion est un succès total, une réussite révolutionnaire qui frise la perfection. La victoire des Patriotes à Saint-Denis se déroule comme un prélude triomphal à la guerre d'indépendance du Bas-Canada. On ne peut inaugurer une révolution armée avec autant de bonheur. Mais après? "Marx a dit que, dès l'instant où un soulèvement armé était déclenché, on ne devait arrêter, fût-ce une minute, l'offensive. Ce qui signifie que des masses, soudainement insurgées et surprenant l'adversaire à l'improviste, ne doivent pas permettre aux forces dominantes réactionnaires de conserver le pouvoir ou de le

(3) in *La Guerre révolutionnaire*, Mao Tsé-Toung, p. 94.

récupérer, mais elles doivent, au contraire, profiter de la situation pour écraser les forces dominantes réactionnaires, sans leur laisser le temps de se remettre. Il ne faut pas se reposer sur les victoires remportées, relâcher le rythme de l'offensive, ni marquer de l'indécision ou laisser passer l'occasion d'anéantir l'adversaire, sinon la révolution est condamnée à la défaite".⁴ Sinon la révolution est condamnée à la défaite dit Mao-Tsé-Toung qui, vraisemblablement, ne songeait pas, en écrivant ces lignes, à l'étrange paralysie qui a frappé les vainqueurs de Saint-Denis, à cette syncope soudaine qui a creusé un abîme d'hésitation entre la première bataille de 1837 et toutes les défaites qui lui ont succédées. A Saint-Denis a débuté une grande entreprise qu'il fallait continuer à tout prix ou condamner d'avance à un désastre.

Je tiens, en terminant, à établir une distinction nette entre la stylistique de la rébellion de 1837 et celle, radicalement différente, de l'invasion de 1838. Les batailles de 1838 ne sont pas le prolongement homogène des batailles de 1837. L'entreprise révolutionnaire de 1838 ressemble plutôt à l'inauguration d'une authentique guerre de libération nationale: les Patriotes de 1838 utilisent d'autres tactiques et d'autres méthodes que celles de Wolfred Nelson et de Chénier. Ces distinctions radicales sautent aux yeux: d'abord, ils cherchent un allié au-delà des frontières et tentent, en quelque sorte, d'internationaliser leur révolution. De plus, ils inventent une stratégie globale dont le but avoué est de vaincre leur ennemi (recrutement secret et noyautage par le truchement des Frères Chasseurs; formation des cadres militaires: Hindenlang, Touvreys et deux officiers polonais sont ainsi recrutés; financement de type "révolutionnaire": vols dans les fabriques et émission de "bons" de la future république du Bas-Canada). Les Patriotes de 1838 veulent garder l'initiative du combat et décident de déclencher une offensive-surprise, en plusieurs points à la fois, pour déconcerter les troupes régulières (cf: "le complot du 3 novembre" dans la présente livraison de Liberté, page 191). Donc, ceux qui, après les belles catastrophes de 1837 dont Saint-Eustache a été l'apothéose, se regroupent aux Etats-Unis sous la direction de Robert Nelson, veulent réussir et se préparent à vaincre en utilisant la ruse, le stratagème, l'espionnage, des rudiments de "terrorisme" et toutes les modalités

(4) *Idem*, pp. 58-59.

offensives du combat révolutionnaire. De cela, il ressort que Robert Nelson et Chevalier de Lorimier, figures dominantes de l'invasion de 1838, sont vraiment des Patriotes dont le coefficient de passivité est nul: ce ne sont pas des Patriotes poussés aux armes par les décrets arrogants et vexatoires d'un gouverneur, ce ne sont pas des rebelles malgré eux! Non, ils ont choisi la guerre révolutionnaire pour libérer leur pays et établir sans conteste la République du Bas-Canada. Leur lutte armée est nettement politisée; la formation d'un gouvernement provisoire dont Robert Nelson est président et la déclaration d'indépendance de la République du Bas-Canada en témoignent (6).

Pendant que les troupes de Nelson se métamorphosaient en une véritable armée de guérilleros, celles de Colborne intensifiaient le recrutement, les grandes manoeuvres et se préparaient aussi à des engagements guerriers. Les forces de la répression, alertées par l'impact de la rébellion de 1837, ont eu le temps de s'organiser et de mettre sur pied un dispositif de riposte plus adéquat que celui de 1837.

L'erreur des Patriotes de 1838 ne se traduit pas par une carence de leur volonté de vaincre, ni par l'utilisation de tactiques désuètes; leur erreur a été de sous-estimer l'ennemi et de croire, implicitement, que ce serait le même genre d'ennemi qu'en 1837. Or précisément, les forces régulières sont beaucoup plus mobiles en 1838: leur capacité de riposte s'en trouve à la fois plus rapide et plus écrasante. Les préparatifs secrets de Colborne sont d'ailleurs manifestement efficaces puisque, longtemps à l'avance, il est renseigné par ses espions sur le complot du 3 novembre et qu'il est, à cette date, véritablement sur un pied de guerre. L'effet de surprise prévu par les Patriotes se trouve complètement raté. Or quand on compte avant tout sur la surprise (et non sur les effectifs ou sur les armements) pour dérouter l'ennemi, et que l'ennemi est au courant de tout et se prépare en conséquence, on est encore chanceux d'éviter l'anéantissement complet... La défaite de 1838 s'est déroulée en 8 jours, alors qu'en 1837 les combats ont sévi pendant un mois environ. Cette défaite-éclair s'explique par l'aguerrissement des troupes mobilisées par Colborne et non par le manque d'aguerrissement des Patriotes de l'"invasion". L'hypothèque de 1837 a été justement

(6) Extraits de cette proclamation promulguée par le gouvernement provisoire en 1838: "DECLARONS SOLENNELLEMENT:

cette stimulation de toutes les forces de la réaction, qui a gravement accentué le déséquilibre de forces entre les Patriotes de 1838 et les soldats qui les attendaient à la frontière. Les Patriotes, après la série noire de 1837, avaient complètement changé; mais la situation aussi avait changé. Même les troupes de Colborne ont profité des événements de 1837! Un ennemi averti en vaut deux.

A la veille de mourir sur l'échafaud, Chevalier de Lorimier écrivait à ses enfants que le crime de leur père était son "irréus-sité"! Quelle lucidité comparée aux hésitations d'un Papineau, à son exil rapide à la veille du combat et à l'autojustification pénible qu'il a écrite de Paris! Chevalier de Lorimier n'était pas un Patriote à demi-conscient; il savait ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait. Il savait aussi que lorsqu'on entreprend une guerre de libération nationale, il faut réussir ou mourir sur l'échafaud. George Washington, en 1776, commandant les révolutionnaires américains, avait dit: "Si je ne suis pas pendu, je serai président". Washington est devenu président, de Lorimier a été pendu. Voilà la logique du combat révolutionnaire: "la victoire ou la mort".

Hubert AQUIN

I — Qu'à compter de ce jour le Peuple du Bas-Canada est absous de toute allégeance à la Grande-Bretagne...

II — Que le Bas-Canada doit prendre la forme d'un Gouvernement républicain et se déclare maintenant, de fait, république.

III — Que... tous les citoyens auront les mêmes droits, les Sauvages jouiront des mêmes droits que les autres...

IV — Que toute union entre l'Eglise et l'Etat est déclarée abolie...

V — Que la tenure Féodale est, de fait, abolie..." Et ainsi de suite. La proclamation de 1838 énumère, en 18 paragraphes, ses principes politiques. Le document a été paraphé par Robert Nelson, président du gouvernement provisoire.